

Denis Pernot, *La Jeunesse en discours (1880-1925).
Discours social et création littéraire*
Paris, Honoré Champion, 2007,
coll. « Littérature de notre siècle », 288 p.

Michel Lacroix
Université du Québec à Trois-Rivières

Du conflit entre doctes et « lettrés », au XVII^e siècle, à la provisoire mais spectaculaire superposition de la théorie et de l'écriture, sous le signe du *texte*, dans les années 1970, l'antagonisme entre l'École et la Littérature, ces deux institutions de la parole, a contribué à structurer la vie intellectuelle française, sans l'éclat des tumultueux rapports au pouvoir ou à l'économie. La Belle Époque marqua un des temps forts de cette longue histoire comme l'ont montré, entre autres, les travaux de Christophe Charle, Antoine Compagnon et

Chrisophe Prochasson. Un ouvrage récent vient à leur suite, quoique à partir d'une perspective distincte, contribuer à ce chantier encore peu fréquenté, mais qui semble commencer à se constituer au croisement de l'histoire sociale, de l'histoire des intellectuels et de l'historiographie littéraire.

C'est en effet sous l'angle des discours que Denis Pernot aborde les tensions, les postures et les argumentations suscitées par les réformes dans l'enseignement de la littérature, en France, entre 1880 et 1925. S'attaquant à un vaste corpus, composé d'enquêtes (sur la jeunesse ou sur la littérature nouvelle) et de chroniques sur la grammaire, de discours de remise de prix, de romans et de recueils d'essais, il s'attache à montrer comment le topos de la jeunesse devient, à partir de 1880, une obsession discursive qui unit discours littéraires, politiques et scolaires, faisant surgir la figure, inédite, de l'écrivain-pédagogue.

Cette figure complexe, idéal et repoussoir tout à la fois, constitue en quelque sorte celle de l'énonciateur idéal du discours *sur* et *à* la jeunesse : le maître qui connaît la jeunesse et sait comment toucher son âme, par l'invisible et amicale autorité de sa parole. À la jonction de deux mondes (celui de l'école et celui des lettres), l'écrivain-pédagogue bataille des deux côtés : contre les « pions », il fait l'apologie d'une parole sans pédantise, de forme libre — Alain est le meilleur exemple de cette tendance dans ses *Propos d'un normand* —; contre les « mauvais écrivains » pervertisseurs de jeunesse, il défend la fonction « morale » et « humaniste » de la littérature — de ce côté, la figure par excellence est celle de Barrès, qui entend être « professeur d'énergie » au même titre que peut l'être Napoléon pour les protagonistes des *Déracinés*. Cette volonté de concilier

autorité et liberté ne va pas sans mal et, ultimement, les nouvelles générations d'écrivains s'opposeront avec force au moralisme prescriptif de l'écrivain-pédagogue. Aux romans volontiers argumentatifs de ce dernier, on opposera des récits ironiques; aux « arts d'écrire », on substituera des « arts de réussir »; au modèle oratoire des Belles lettres, on préférera l'exhibition textuelle de l'écriture.

Parmi les mérites de cet ouvrage, un des principaux consiste dans l'analyse des multiples articulations qui font surgir, dans la grande masse des discours sur la jeunesse, cette figure à cheval sur deux sphères institutionnelles, deux modes de légitimité. Son fondement, peu évident, tient dans une métonymie constante, opérée par les « observateurs » des nouvelles générations scolaires : la jeunesse, pour eux, c'est essentiellement la jeunesse littéraire. Pour comprendre la première, il suffit en quelque sorte de lire la seconde. Cela est vrai, tout particulièrement, des éléments anxigènes qui parsèment leurs remarques et font craindre le pire pour l'avenir de la France si on n'inculque pas une autre « leçon » à cette menaçante masse de jeunes (il)lettrés que celle, manifestement ratée, de l'école républicaine : anarchisme larvé, fainéantise, faiblesses grammaticales et logiques profondes, positivisme, etc. Ce faisant, l'écrivain-pédagogue confère un statut social de première importance à la littérature et en fait le terrain par excellence des luttes pour encadrer la jeunesse. Il y a ainsi un déplacement constant, dans leurs discours, de l'École au Livre, comme si l'objectif final n'était pas tant de changer l'institution scolaire que de servir de maîtres aux nouvelles générations littéraires. Cela transparaît nettement dans le type de légitimité recherchée par « l'écrivain-pédagogue », laquelle

est bien davantage d'ordre littéraire que pédagogique, sociologique ou psychologique, et porte tout à la fois sur l'objet du discours (compétence critique sur la langue, l'écriture, la finalité de la littérature) et sur sa forme (ethos d'essayiste par opposition au pédantisme).

Une autre qualité significative de ce travail tient à ce que l'étude des récurrences et des traits généraux s'appuie à de nombreux endroits sur d'attentives lectures des textes ou sur l'examen de la logique globale de la production d'un auteur. Ainsi, par exemple pour les œuvres de Marcel Prévost, abordées dans la deuxième partie : adopter la forme épistolaire, selon Pernot, permet à l'auteur des *Demi-vierges* de recourir à une forme « libre » et associée à l'intimité (donc étrangère, a priori, à la froide rigueur du professeur), à un genre bref qui peut circuler à loisir dans les journaux et donner lieu à un rassemblement en recueil, à un type de discours, enfin, qui mène aussi bien du côté de l'argumentation que du côté du récit. Par leurs traits textuels et génériques de même que par leur mode de publication, les textes de Prévost permettent d'observer en détail le fonctionnement des discours de l'écrivain-pédagogue. Les chercheurs s'intéressant à la littérature et aux journaux de l'époque trouveront ainsi d'éclairants commentaires sur quantité d'auteurs et de textes désormais oubliés (dont des œuvres jugées secondaires d'écrivains fréquemment étudiés) : Paul Adam, Alain, Antoine Albalat, Henry Bérenger, Paul Bourget, Léon Daudet, Rémy de Gourmont, Abel Hermant, Fernand Vandérem, etc. On ne peut qu'applaudir à cette excursion hors des sentiers battus de l'histoire littéraire, laquelle va d'une certaine manière dans le

sens de la « Revie » défendue par Bruno Curatolo et la revue « Roman 20-50 ».

L'impact et la force de cette étude seraient plus nets encore si quelques réserves n'apparaissaient quant aux aspects méthodologiques de l'étude. On ne peut en effet découvrir sur quelles bases a été sélectionné le corpus qui sert aux analyses, ni quelles raisons justifient le découpage de la période (1880-1925). Cette lacune apparaît d'autant plus fortement que le titre et l'introduction font référence aux travaux de Marc Angenot et donnent l'impression, de prime abord, que l'ouvrage s'inscrit en quelque sorte dans le sillage de l'école française de l'analyse des discours. Or, ce n'est pas exactement le cas. On ne saurait en faire un reproche à l'auteur, dans la mesure où l'éditeur pèse généralement de tout son poids sur ce baptême péritextuel. Néanmoins, ce rapprochement avec une approche qui s'est entre autres illustrée par une grande précision méthodologique, met en lumière le caractère flou tant de la méthode que de la position théorique générale. Il ne s'agit pas le moins du monde, ici, de reprocher à l'auteur d'avoir convoqué des textes de provenance multiple ni d'avoir tenté de reconstituer un ensemble discursif aux contours évanescents, celui de la jeunesse : les résultats les plus intéressants de l'étude, dont l'hypothèse de l'écrivain-pédagogue, auraient été impossibles à obtenir autrement. Le regret tient plutôt à ce qu'on ne peut évaluer quel prisme la délimitation du corpus a pu interposer entre l'analyste et la masse de discours qui reprennent ou retravaillent les topoï de la jeunesse. On trouve en effet des fragments de ces discours dans les traités médicaux, dans les ouvrages sociologiques, dans les discours politiques, dans les romans mettant en scène des personnages « jeunes », dans les

mémoires et les autobiographies, et un peu partout dans les journaux (y compris dans les publicités). Comment, par ailleurs, distinguer entre jeunesse et enfance, entre thématisation et connotation (avec, par exemple, la dissémination d'images et d'arguments liés au topos de l'énergie, de la vitalité)?

Sans s'expliquer en détail sur sa méthode, Pernot se concentre dans son ouvrage sur un pan du discours sur la jeunesse, celui explicitement consacré à la jeunesse contemporaine, en partant des moments où ce discours s'emballa, suscite des polémiques et fait apparaître des énonciateurs dominants. De sorte que, tout en exhumant des auteurs oubliés, on se penche en fait sur la face la plus visible, la plus commentée, à l'époque, de ce discours. Cela se défend, mais aussi se discute, puisqu'on ne peut plus parler, à ce moment, « du » discours sur la jeunesse, mais d'« un » discours sur la jeunesse. De plus, une seconde restriction du champ d'observation règle le passage de la première aux deuxième et troisième parties, qui correspond au passage du discours « général » sur la jeunesse (au sens restreint indiqué ci-dessus) à la figure de l'écrivain-pédagogue. Peut-être aurait-il été plus juste d'indiquer, dès le départ, voire dans le titre, qu'il s'agit moins d'examiner « l'ensemble des écrits qui mettent la jeunesse en discours » (p.19) que de reconstituer ce personnage imaginaire, tel qu'il est construit par et dans le discours sur la jeunesse. De même, en indiquant que l'écrivain-pédagogue est d'abord abordé à partir des tensions entre pédagogie et littérature, bien que les discours sur le pédagogue ou la pédagogie ne se restreignent pas à cette figure, on s'étonnerait moins de ne pas voir d'analyse de ce qui arrime, de ce côté, l'image du « maître », de « l'éveilleur de conscience »,

etc., aux discours scientifiques, psychologiques, religieux ou politiques. Enfin, on aurait pu souhaiter que l'ouvrage éclaire son approche, sur ce plan, en se confrontant aux travaux récents qui ont cherché à (re)conceptualiser la mise en scène discursive de l'énonciateur, autour des notions d'éthos (Amossy), de scénographie (Maingueneau) ou de posture (Meizoz).